

COLLIN 9
D'HARLEVILLE,

AUX

CHAMPS-ÉLYSÉES,
COMÉDIE-VAUDEVILLE;

EN UN ACTE;

Par MM. AUDE, neveu, DÉCOUR
et DEFRESNOY.

*Représentée, pour la première fois, à Paris,
sur le Théâtre de la rue de Thionville, le
le 10 Mars 1806.*

Donné par l'auteur à son ami Berry.



Defresnoy

A PARIS,

Chez MALDAN, au Dépôt de Pièces de Théâtre, anciennes
et nouvelles, rue de la Grande-Truanderie, N^o. XI.

Et chez LOCARD, Libraire, quai des Augustins.

M. DCC. VI.

PERSONAGES.

ACTEURS.

COLLIN D'HARLEVILLE.
VOLTAIRE.
MOLÉ.
PRÉVILLE.
DAUBERVAL.
DOZAINVILLE.
NINON DE L'ENCLOS.
THALIE.

M. Ozanne.
M. Firmin, aîné.
M. Aude.
M. Pelissier.
M. Fontenay.
M. Angot.
Mlle. Rose.
Mlle. Aldegonde.



La Scène se passe aux Champs-Élysées.

Nota. Le quart des Rétributions des Départemens appartient à MM. MALDAN et LOCARD.

A V I S.

Il n'y a d'Édition avouée par l'Auteur, que celle dont les Exemplaires sont signés par l'Éditeur, qui poursuivra les contrefacteurs, conformément à la loi.

Barbey

COLLIN D'HARLEVILLE, AUX CHAMPS-ÉLYSÉES,

VAUDEVILLE.

» Le Théâtre représente les Champs-Élysées. A droite,
» on aperçoit un banc de gazon, entouré de bosquets
» de roses. «

SCÈNE PREMIÈRE.

VOLTAIRE, *seul, occupé à cueillir des fleurs.*

ENCORE une rose, et mon bouquet est fait ; j'espère que, selon sa louable coutume, celle à qui je le destine portera ici ses pas. Ce lieu solitaire lui plaît beaucoup, en effet, il a quelques charmes, mais sa présence sait embellir encore.... En m'occupant d'elle, je crois ne point être seul.

Air : Lorsque que je vois une beauté.

Sous les traits de la volupté,
Mon ame s'en fait une image,
Et de graces et de gaité,
Elle m'offre un doux assemblage.
Pour célébrer tous ses appas,
Ma bouche n'est jamais muette ;
Quand mon cœur l'appelle tout bas,
C'est Ninon que l'écho répète.

SCÈNE II.

VOLTAIRE, NINON,

NINON.

Ah! Voltaire, c'est vous!... seul ici!

V O L T A I R E.

Oui ; parce que je présumais bien que vous y viendriez
chercher le bouquet de roses que je vous destine

N I N O N , *prenant le bouquet.*

A moi des roses ! vous savez , mon cher Voltaire , que
ce n'est plus là ma fleur... vous oubliez mon âge , sans-
doute ?

Air : *Vaudeville d'Arlequin afficheur.*

Lorsqu'en ce céleste séjour ,
Ninon , vous vintes prendre place ;
On sait que Vénus et l'Amour
Suivirent de près votre trace.
A vous complaire , à vous aimer ,
Je trouve encore de l'avantage ;
Quand elles savent nous charmer ,
Les femmes n'ont point d'âge.

N I N O N .

Toujours ami du beau sexe.

V O L T A I R E .

Maintenant , c'est par habitude.

N I N O N , *finement.*

Ah ! sans doute ; l'habitude , pour bien des gens , rem-
place la nécessité.

V O L T A I R E , *souriant.*

Ninon , vous avez connu les hommes de près , je le
vois !

N I N O N .

Mais , vous , qui parlez , je vous ai connu bien jeune.

V O L T A I R E .

Il m'en souvient ; j'avais alors quatorze ans.

N I N O N .

Vous promettiez de devenir bien espiègle.

V O L T A I R E , *vivement.*

Et j'ai tenu parole.

N I N O N , *finement.*

C'est ce qu'on m'a dit.

V O L T A I R E .

Il y a tant de mauvaises langues dans le monde.

N I N O N .

Ici , vous pouvez-être tranquille , on ne dira point de
mal de vous... ah ! nous sommes en bonne compagnie.

V O L T A I R E .

Croyez-vous donc , qu'on soit plus indulgent aux
Elysées que sur terre.

N I N O N.

Mais certainement.... tous ceux qui peuplent ces lieux
ont une réputation faite.

Air : De l'Asthénie.

Lorsque dans sa barque , Caron ,
A quelqu'un fait passer le fleuve ;
Avant de franchir l'Achéron ,
De sa gloire il veut une preuve.
Caron , qui sait se montrer sourd
Aux désirs de la calomnie ,
Du bord l'éloigne chaque jour ,
Pour laisser passer le génie.

Et c'est à ce titre , Voltaire , que vous êtes ici.

V O L T A I R E.

Vous oubliez , Ninon , que vous y étiez avant moi.

N I N O N.

Voyez mon étourderie , je veux vous faire un compli-
ment , et je m'en fais un.

V O L T A I R E.

Ce n'est pas le seul que vous pourriez vous faire.... au
surplus , quelqu'un a sù vous tracer en peu de mots ,
et sans vous flatter.

N I N O N , *souriant.*

Je sais de qui vous voulez parler.

V O L T A I R E.

Air : Du ballet des Pierrots.

Pour nous bien peindre sa maîtresse ,
Guidé par un esprit profond ,
On se rappelle , avec ivresse ,
Les vers que fit Saint-Eyremont.
» L'indulgente et sage nature
» A formé l'âme de Ninon ,
» De la volupté d'Epicure ,
» Et de la vertu de Caton.

N I N O N.

Oubliez-moi , Voltaire , et parlons de vous.

V O L T A I R E.

Air : Ah ! s'il a toujours conservé.

Pourrait-on oublier Ninon ,
Qui , par son esprit et sa grace ,
Sçut immortaliser son nom ,
À Cythere comme au Parnasse.

N I N O N.

Pour moi, de Venus les atours
Ne furent jamais ma parure.

V O L T A I R E.

Pour elle, on vous prenait toujours,
Car vous en portiez la ceinture.

N I N O N.

Brisons-là, Voltaire, je vous prie; notre conversation
pourrait aller loin, et nous finirions peut-être par dé-
raisonner tous deux.

V O L T A I R E.

Soyez tranquille, je n'ai plus la force de déraisonner
avec une femme.

N I N O N.

Quelqu'un s'avance, je crois?

V O L T A I R E.

Encore ce maudit danseur.

N I N O N.

Je vous laisse avec lui. *(elle sort.)*

S C È N E F I I.

V O L T A I R E, D A U B E R V A L, D O Z A I N V I L L E.

D A U B E R V A L, *galment.*Air : *De la ronde de Rablais*

La mesure et la cadence
Guident encore mes pas;
Et, pour une contre-danse,
J'ai laissé plus d'un repas.
Disciple du bon ton,
Lorsqu'on habite la France,
Pour prouver sa raison,
Il suffit... d'un rigodon.

V O L T A I R E, *à part.*

Que cet homme est léger?

D O Z A I N V I L L E, *bas, à Dauberval.*

Silence, Dauberval, voici Voltaire!

D A U B E R V A L, *bas, à Dozainville.*

Comme il paraît rêveur.... Je vais lui parler. *(haut.)*
Monsieur Voltaire, nous vous saluons.

V O L T A I R E.

Ah! c'est vous, messieurs!

D O Z A I N V I L L E.

Nous vous dérangeons, peut-être?

V O L T A I R E.

Non, mon cher Dozainville; (*bas.*) vous, qui êtes si bon *chasseur*, chassez donc Dauberval, je n'aime point les hommes à pirouettes.

D O Z A I N V I L L E, *bas à Voltaire.*

Si *Guillot* était là, volontiers; mais il n'y est pas, et je n'en ai pas le courage.

D A U B E R V A L, *à part.*

Voltaire, qui ne m'aime pas, s'entretient sûrement de moi.

V O L T A I R E, *bas, à Dozainville.*

En ce cas, je m'en charge. (*haut, avec ironie.*) Monsieur Dauberval, depuis que vous êtes parmi nous, vous devez bien vous ennuyer?

D A U B E R V A L.

Pourquoi cela?

V O L T A I R E.

C'est qu'en venant ici, vous avez oublié d'amener des écoliers pour vous occuper.

D A U B E R V A L, *à part.*

Il veut me piquer; mais je vais le forcer à m'aimer. (*haut.*) Il est vrai que malgré la bonne envie que j'en ai eu, mes écoliers ont préféré rester sur terre, plutôt que de me suivre.

D O Z A I N V I L L E.

Vous conviendrez qu'ils ont bien fait.

D A U B E R V A L.

Je ne dis point cela.

D O Z A I N V I L L E.

Air : Vaudeville d'Emilie, ou les Femmes.

Ne voulez-vous pas que ces lieux,
Des plaisirs soient le domicile?
Non, mon cher; tes ris et les jeux,
Sur terre ont fixé leur aile.

D A U B E R V A L.

De manquer ainsi de raison,
Moi, je blâme cette cohorte;

(*Désignant Voltaire.*)

Quand ils perdirent Apollon,
Ils devaient lui servir d'escorte.

V O L T A I R E, *à part.*

Le compliment est flatteur.

S C E N E I V.

LES PRÉCÉDENS, *Chœur d'Ombres*, PRÉVILLE.

C H Œ U R.

Air : *Gai, gai, gai, mon Officier.*

Eh ! gai, gai, gai, réjouissons-nous,
 Lorsqu'un grand homme arrive,
 De le recevoir parmi nous,
 Tous nos cœurs sont jaloux.

V O L T A I R E.

Eh ! quel est donc cet homme ?
 Expliquez-vous ; enfin,
 Dites comme il se nomme.

P R É V I L L E , *accourant.*

Mes amis, c'est Collin.

C H Œ U R.

Eh ! gai, gai, etc.

D O Z A I N V I L L E .

Il traverse la rive,
 Bientôt on va le voir ;
 Dans mon ivresse vive,
 Je cours le recevoir.

C H Œ U R ; etc. (*il sort.*)

S C E N E V.

LES PRÉCÉDENS, *excepté DOZAINVILLE.*P R É V I L L E , *aux Ombres.*

QU'ELLE est cette incartade, et pourquoi, dites-moi,
 Venir en foule ici me ravir mon emploi ?
 Je dois seul annoncer un Poète comique.

V O L T A I R E , *en riant.*

Je ne m'attendais pas, seigneur, à la réplique.

P R É V I L L E .

Fort bien ; sur ce ton là, je vais en attendant,
 Vous faire mon récit en digne confident...
 A peine d'Harleville...

V O L T A I R E .

Épargnes-toi la peine,
 Il me semblerait voir Crispin dans Thérémène ;
 On arrose, à Paris, sa tombe avec des pleurs,
 Pour Collin, en ces lieux, elle sera de fleurs.

P R É V I L L E .

En ce cas, je me rénds, et je change de style,
 Pour dire... simplement, que Collin d'Harleville
 Débarque dans ces lieux, par chacun regreté...
 Et que le mort arrive à l'immortalité.

S C È N E V I .

VOLTAIRE, PRÉVILLE, DAUBERVAL, NINON;
Ombres.

N I N O N , *accourant.*

QUE viens-je d'apprendre, Voltaire? Un nouvel hôte
 nous arrive.

V O L T A I R E .

Oui, Ninon; c'est Collin d'Harleville.

N I N O N .

Je ne le connais pas, qu'était-il dans l'autre monde?

P R É V I L L E , *avec force.*

Ce qu'il était! ce qu'il était..... Poète, d'abord, en-
 suite....

Air: Quand on ne dort pas de la nuit,

Il était humain, généreux,
 Vertueux, ennemi des vices,
 Et l'on voyait combler ses vœux
 Lorsqu'il pouvait faire un heureux,
 Qu'il pouvait rendre des services:
 Il cachait toujours ses bienfaits,
 Il était plein de modestie,
 Et ses dons ne furent jamais
 Le secret (*bis.*) de la comédie.

N I N O N .

Il était Poète et modeste, l'exemple est rare.

D A U B É R V A L .

Air: Vaudeville de l'Asthenie.

Comme homme, on doit le regretter;
 Il était bon sans artifice.
 Comme Auteur, il est à citer;
 Il fit MALICE pour MALICE...
 Pour l'atteindre, je crois qu'en vain
 On voudrait se mettre en campagne;
 Car l'on ne peut, après Collin,
 Faire de CHATEAUX EN ESPAGNE.

N I N O N .

C'est en dire beaucoup en peu de mots.

PREVILLE.
Il était mon ami.

NINON.
Et vous étiez le sien.

PREVILLE.
Sans doute.

VOLTAIRE.
Cela n'est pas étonnant.

Air : *De la Croisade.*

Il aimait, il était aimé ;
On le nommait le bon Prévillé !
Et le cher homme était charmé
D'avoir beaucoup d'amis en ville.
Toujours son talent lui faisait
Avoir des amis à la ronde ;
Et, de son vivant, il était
L'ami de tout le monde.

PREVILLE.
Voltaire, je vous pardonne pour cette fois ; mais ne recommencez plus.

VOLTAIRE.
Pourquoi cela ?

PREVILLE.
C'est que je n'aime pas qu'on me dise mes vérités...
allons plutôt revoir notre nouvel hôte.

VOLTAIRE.
Et votre ancien ami.

PREVILLE.
Encore !

VOLTAIRE.
Cela m'est échappé... vous ne venez pas avec nous,
Dauberval ?

DAUBERVAL.
Non ; nouvel habitant de la céleste enceinte, je vais
parcourir mon domicile.

VOLTAIRE.
A votre aise... aussi bien un danseur est inutile à la ré-
ception d'un poète.

DAUBERVAL.
Bien obligé.

CHŒUR.

Eh ! gai, gai, réjouissons-nous,
Lorsqu'un grand homme arrive,
De le veir, etc.

SCENE VII.

DAUBERVAL, *soul.*

UN danseur est inutile à la réception d'un poète....
 Ah! monsieur le rieur, rira bien qui rira le dernier ;
 j'ai mon projet, et je vais le mettre en exécution.

Air : Trouverez-vous un Parlement.

Je vous apprendrai, cher censeur,
 Par la vengeance que j'apprête,
 Que tout l'esprit d'un bon danseur
 Est moins dans ses pieds qu'en sa tête.
 Bientôt, dans ce sacré vallon,
 Je saurai vous prouver encore,
 Que plus d'une fois Apollon
 Eut grand besoin de Terpsichore.

Ils reviennent tous, évitons leur présence, et cour-
 rons achever notre ouvrage.

SCENE VIII.

TOUS, *excepté* THALIE, DAUBERVAL.

COLLIN.

ENFIN, mon cher Molé, nous sommes réunis.

Air : Prenons d'abord l'air bien méchant.

Loin des sots, loin des envieux,
 Pour moi, le jour devient prospère,
 Puisque je retrouve en ces lieux
 Mon aimable CÉLIBATAIRE.
 Grâce à l'amitié de l'acteur,
 MON INCONSTANT n'est plus Volage ;
 Maintenant il soutient l'Auteur,
 Comme il a soutenu l'Ouvrage.

PÆVILLE.

Que de plaisir j'éprouve à vous voir ici...

MOLÉ.

Que de regrets cela doit causer dans la capitale.

COLLIN.

Ne parlons que du présent, je vois en ce moment
 que les absens ont tort.

DOZAINVILLE.

Vous n'avez jamais rien fait pour moi; mais je n'en
 sens pas moins de plaisir à vous voir parmi nous.

N I N O N, à part.
Son air de modestie m'intéresse.
(*Voltaire s'approchant de Collin.*)

C O L L I N, l'aperçoit.
Voltaire!... ô! grand homme!

V O L T A I R E.
Mon ami, vos vertus et vos ouvrages, vous ont valu
l'honneur d'être admis en ces lieux.

C O L L I N.

Air : Vaudeville de Claudine.

Dans un champ par vous fertile,
Où vous sûtes moissonner,
Avec ma plume inhabile,
Moi, je n'ai pu que glaner.

V O L T A I R E.
De même, dans votre vie,
Vous parvîntes bien au but :
Je fus de l'ACADÉMIE,
Vous fûtes de l'INSTITUT.

Vous venez de faire un long trajet, Collin ?

D O Z A I N V I L L E.

Et pourquoi donc, il demeurait à la porte des Thuilleries, et des Thuilleries au Champs-Élysées... d'ailleurs, c'est la route des grands hommes.

V O L T A I R E.

Et Collin ne pouvait s'y méprendre.

C O L L I N.

Vous le savez mieux que personne.

Air : Du Vaudeville de l'Intrigue sur les toits.

Chaque route est je crois tracée ;
Le dissimuler serait vain ;
A celle que j'ai traversée,
Vous mîtes la première main.
Par vous, guidé dans la carrière,
Je eus affronter les hazards ;
Aussi, pour rejoindre Voltaire,
Collin a pris le PONT DES ARTS.

N I N O N, à Voltaire.

Pardon, mon cher Voltaire, si je vous intertempse.
(à Collin.) Parle-t-on encore de moi dans le monde, monsieur Collin ?

C O L L I N.

En pouvez-vous douter.

Air : Voulez-vous suivre mon désir.

De Ninon, le nom retentit ;
Il volé au temple de mémoire :
Tant de charmes et tant d'esprit ,
Le feraît vivre dans l'histoire.

V O L T A I R E .

Son goût, à la postérité
Attestera sa gloire écrite ;
Ce n'est qu'en citant sa beauté ,
Qu'on peut oublier son mérite.

C O L L I N .

Vous voyez, Ninon, qu'on vous rend toujours justice.
Mais, je ne vois point ici Fabre d'Eglantine.

Air : Du partage de la richesse.

Malgré son talent, son génie,
Malgré de plus nobles travaux,
Il passa le temps de sa vie
A me disputer mes CHATEAUX.
Pour mon honneur et pour sa gloire,
Je soutenais qu'il avait tort ;
Cependant, je me plais à croire
Qu'il ne m'en veut pas à LA MORT.

V O L T A I R E .

Collin, donne-moi donc des nouvelles de la République des Lettres.

C O L L I N .

République c'est le mot, car en vous perdant, Voltaire, elle a perdu son Roi.

V O L T A I R E .

Passes, et répondez à ma question.

C O L L I N .

Je vais y répondre.

Air : Du Panorama.

Qui remplacera désormais
Corneille, Racine et Voltaire ?
Qui pourra surpasser jamais
Régnard, Firon, Dancourt, Molière ?
Thalie a perdu ses appas....

D O Z A I N V I L L E .

A tort, mon ami, tu t'affliges,
A présent ne sommes-nous pas
Dans le siècle des prodiges.

M O L È.

Et la manie du théâtre!...

C O L L I N.

Est à son comble, à Paris....

V O L T A I R E.

Il est vrai, qu'il y a tant de bons ouvrages.

M O L È.

Après Molière, qu'a-t-on pu faire en comédie?

V O L T A I R E.

L'héritier qu'il a laissé, et dont-vous m'avez si souvent parlé, prouve qu'il a su mettre à profit l'héritage.

M O L È.

Il est vrai.

Air : Lorsque vous verrez un amant.

Par son talent observateur,
 Il corrige et sait fait rire;
 Et comme auteur et comme acteur,
 Chacun à la ronde l'admire.

C O L L I N.

Je prédis que cet écrivain,
 Qui, du goût suit toujours la trace,
 Ira, ses œuvres à la main,
 Lever les scellés au Parnasse.

V O L T A I R E.

Heureux si, comme de mon tems, l'envie ne s'attache point à lui; on sait tout le mal qu'elle m'a fait, et peut-être encore à présent exerce-t-elle son empire contre moi, et si Collin veut-être vrai, il en conviendra.

C O L L I N.

Que voulez-vous?

Air : Hé ! ma mère, est-ce que je sais ça.

Un pauvre folliculaire,
 Qui veut ronger le talent,
 En vain dénigre Voltaire
 Pour proclamer l'ignorant;
 Ce feuilliste aime à médire,
 Il ne trouve rien de beau.

V O L T A I R E.

Et quel est donc ce personnage?

C O L L I N.

C'est un G, qui pour écrire,
 Prend sa plume du Corbeau.

V O L T A I R E.

Et, ce fait-il écouter, ce Géai ?

C O L L I N.

Il prêche dans le désert.

V O L T A I R E.

Passons à un sujet plus sérieux, dites-moi, la France est-elle en repos ?

C O L L I N.

Oui, à présent.

N I N O N.

Eh quoi ! notre patrie aurait-elle essuyé des malheurs ?

C O L L I N.

Les Français les ont oubliés depuis qu'ils ont un Empereur.

V O L T A I R E.

Un Empereur ! c'est ce qu'on m'a dit.... que ne puis-je le connaître ?

C O L L I N.

Air : *Nouveau del signor Bianchi.*

Par son génie et sa prudence,
Par ses vertus et par ses loix,
Il étonne toujours la France
Et l'univers par ses exploits.
Il est cher à notre mémoire,
Dans tous les cœurs il est présent.
Ah ! puisse-t-il, comme sa gloire,
Vivre éternellement.

V O L T A I R E.

Et l'on le nomme.....

C O L L I N.

NAPOLÉON-LE-GRAND.

V O L T A I R E.

Ce nom m'électrise !

C O L L I N.

C'est l'homme universel, il se montre à la fois, protecteur des arts, politique profond, et grand guerrier.

N I N O N.

Grand guerrier ! et quoi ! la guerre a donc désolé vos contrées.

C O L L I N.

Trois mois ont suffi pour dompter tous nos ennemis ; et maintenant nous jouissons d'un calme profond.

Air : J'ai par-tout dans mes voyages.

Une paix , et douce et durable ,
Des Français comble tous les vœux ;
Et sous leur chef incomparable ,
Ils souleront des jours heureux.
Oui ; ce Héros , dont la prudence
Enobli les travaux guerriers ,
Fera croître , au sein de la France ,
L'olive à l'ombre des lauriers.

V O L T A I R E , à part.

Ah ! qu'il me serait doux de pouvoir le connaître.

C O L L I N .

Air : Femmes voulez-vous éprouver.

Heureux le chancre dont les vers
Eterniseront la mémoire
D'un héros cher à l'univers ,
Et favori de la victoire.
Tous deux , à la postérité ,
Obtiendront un juste salaire ;
Achille , à l'imortalité ,
Guida seul le sublime Homère.

V O L T A I R E .

Heureuse poésie , ton règne durera toujours.

N I N O N .

L'amour lui doit plus d'une conquête.

M O L É .

Le siècle de Louis XIV , lui doit son lustre.

V O L T A I R E .

Air : De la cinquième édition.

De l'Olympe , auguste langage ,
Apollon l'apporta du ciel ;
Quand du céleste Arséopage
Il fut chassé quoiqu'immortel.
Harmonieuse poésie ,
Tu naquis au divin séjour ,
Du sentiment et du génie ,
Pour chanter la gloire et l'amour.

N I N O N ,

Quels sons se font entendre....

(Au même instant la toile du fond disparaît , et laisse voir
le Temple de Mémoire ; Thalie en sort et vient au-de-
vant de Collin.)

C O L L I N , appercevant Thalie.

Que vois-je ! Thalie ?

T H A L I E.

Pourquoi vous en étonner ! oubliez-vous que vous êtes
mon favori.

C O L L I N.

Air : *Aimé de la belle Ninon.*

De vous voir nous sommes surpris,
Déesse savante et jolie ;
Car nous savons tous qu'à Paris,
Les Français réclament Thalie.

T H A L I E.

Venir ici m'est bien permis ;
Car, par son talent et sa grace,
Quand je suis près de nos amis,
CONTAT sur terre me remplace.

P R E V I L L E.

Déesse aimable, vous seule pouvez l'apprécier,

T H A L I E.

Préville, vous étiez de ma cour, et vous pouvez affir-
mer ce que je dis.

D O Z A I N V I L L E.

C'est vrai.

T H A L I E.

Taisez-vous, vous êtes un niais, qui me faites rire malgré
moi ; et dans ce jour de deuil...

S C È N E I X E T D E R N I È R E.

LES PRÉCÉDENS, DAUBERVALL.

D A U B E R V A L.

Ce jour de deuil se passera gaiement, grâce à moi.

V O L T A I R E.

Encore vous ?

D A U B E R V A L.

Point de plaisanterie, vous allez voir qu'un danseur
peut bien, comme un autre, célébrer un grand Poète.

(*Les Ombres s'avancent sur deux rangs, et viennent sa-
luer Collin ; une danse analogue a lieu.*)

T H A L I E.

Dans ce temple, Collin, venez prendre une place,
Apollon vous attend ; favori du Parnasse,
Vos talents, vos vertus, vous y donnent un rang,
Vous scutes corriger le monde en l'abusant.
Heureux qui, comme vous, pourra monter sa lire,
Eclairer son pays, en excitant le rire ;

Les amis qui t'aimaient, ne peuvent t'oublier,
Qui parvient en ces lieux, ne meurt pas tout entier.

C O L L I N.

Qu'ai-je donc fait pour mériter tant de gloire.

T H A L I E.

Air : Souvent on voit à la fenêtre.

N'as-tu, dans plus d'un ouvrage,
Prouvé tes sublimes talens ?
Chacun se plaît à rendre hommage
A ton VIKILLARD, tes JEUNES GENS :
Le sort du VIEUX CÉLIBATAIRE,
Est d'être sans postérité ;
Mais, en récompense à son père,
Il donne l'immortalité

V O L T A I R E, *bas, à Dauberval.*

A présent, Dauberval, je me raccommode avec l'enfant chéri de Terpsichore.

C O L L I N, *à Voltaire.*

O Mon maître ! ô mes amis, je vais donc goûter près de vous, les charmes d'une seconde vie.

V A U D E V I L L E.

Air : De l'Asthénie.

A me voir admis parmi vous,
Je n'aurais jamais dû prétendre ;
De mon sort, on serait jaloux
Là bas, si l'on pouvait l'apprendre ;
De la terre et de ses trésors,
Mon cœur n'éprouve plus d'envie
Quand on est avec de tels morts,
On ne peut regretter la vie.

P R É V I L L E.

Lorsque je sortis du néant,
Pour seul abri, j'eus le théâtre,
Mon emploi m'y paru brillant,
Et j'en fus toujours idolâtre ;
Pour cueillir un faible laurier,
J'obtins le secours de Thalie....
Dugazon est mon héritier,
Et je ne tiens plus à la vie.

V O L T A I R E .

De votre Héros triomphant,
 Quand j'apprends la gloire rapide,
 Je voudrais être encor vivant,
 Pour faire la *Napoléide* :
 Hélas ! je ne puis contenter
 Ma juste, ma plus grande envie.....
 Et le désir de le chanter,
 Fait que je regrette la vie.

T H A L I E , au^e Public.

Trois Auteurs offrent aujourd'hui,
 Ninon, d'Harleville et Voltaire,
 Ils espèrent, par votre appui,
 Eloigner la critique austère;
 Ils conviennent de tous leurs torts....
 Mais, au calme je vous convie,
 Quand ils ressuscitent les morts,
 N'allez pas leur ôter la vie.

Un Ballet pantomime termine la Pièce.

F I N .

De l'Imprimerie de MB. DEVERGNE, rue Saint-Denis;
 N^o. 240, près celle du Petit-Hurleur.